

humanitas

Vol. XIII-XIV

IMPrensa DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
INSTITUTO DE ESTUDOS CLÁSSICOS

HUMANITAS

VOLS. XIII E XIV



COIMBRA

MCMLXI - LXII

LES INNOVATIONS SÉMANTIQUES DANS LE GREC ET LE LATIN DES CHRÉTIENS(*)

Le problème des innovations sémantiques dans une langue ne saurait être étudié qu'à la lumière de quelques connaissances fondamentales regardant le mécanisme général du phénomène de la langue humaine. Dans ces innovations il s'agit d'un changement dans les relations du mot et de son contenu. Or, un changement sémantique est toujours le résultat d'une rencontre d'un élément qui n'appartient pas à la langue avec la langue comme moyen de communication. Il s'agit du signifié d'une part, du signifiant d'autre part, selon la terminologie saussurienne, le signifié étant le contenu du mot, son sens, le signifiant le mot comme unité phonétique (1).

Il suit de cet état de choses qu'une étude sémantique doit examiner quelle est, ou quelle est devenue, dans chaque cas concret, la relation entre le signifiant, l'élément linguistique, et le signifié, la 'chose' qui doit être communiquée. C'est de la rencontre de ces deux éléments que résulte le mot avec son sens. Mais le signifié étant, comme élément autonome, sujet à changement, la relation de signifié-signifiant change en même temps. C'est ce qu'on appelle d'un terme qui n'est pas tout à fait exact: le changement de sens d'un mot.

On s'est posé la question de savoir si la relation entre signifié et signifiant est arbitraire ou non. Il s'agit là d'un problème ancien, déjà posé et discuté par les philosophes de l'antiquité, surtout par Platon. Il semble que le signifiant est arbitraire en soi: ce qui veut dire que le choix de tel ou tel signifiant (comme unité phonétique) pour tel ou tel contenu, signifié, n'est pas motivé. Cela est prouvé par le fait même de la pluralité des langues humaines, désignant les

(*) Conférence prononcée à l'invitation de l'Instituto de Alta Cultura (Lisbonne) et de l'Instituto de Estudos Clássicos, à la Faculté des Lettres de l'Université de Coimbra le 21 avril 1961.

(1) Voir FERDINAND DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*², Paris, 1922, p. 97 ss.

mêmes choses avec des mots différents: ce qui s'appelle *arbre* en français, s'appelle *tree* en anglais, *Baum* en allemand, etc. La relation en soi, considérée à part de toute langue concrète, est arbitraire ou plutôt elle n'est pas motivée. Mais dès le moment que le signe linguistique fait partie d'un système linguistique, c'est-à-dire d'une langue existante, qu'il est devenu un élément structurel d'une langue déterminée, il n'est plus nécessairement arbitraire, son choix est très souvent motivé, il a trouvé sa place dans la structure de la langue, aussi bien du point de vue morphologique que sémasiologique (2).

Dans chaque changement de sens il y a donc deux éléments qui jouent un rôle et qui sont objets d'investigation: le système de la langue dont le mot fait partie et qui détermine son existence comme mot, et la chose qui doit être désignée par ce mot. Cette 'chose' mène une vie autonome, elle peut rester stable, mais elle peut aussi changer. Dans ce cas de changement la relation avec le mot peut persister et on parle de changement de sens. Si p. ex. le mot 'voiture' ne désigne plus une voiture à cheval, mais une automobile, on dit que le mot change de sens: ce qui veut dire que le mot est employé pour un autre objet, ou bien que l'objet traditionnel a pris une autre forme. Le fait qu'une voiture à cheval et une automobile sont des moyens de locomotion et que l'automobile remplace la voiture à cheval est à la base de ce changement de sens. Le changement n'est pas arbitraire, mais bien déterminé et par le sens du mot 'voiture' et par le phénomène 'automobile'. Empruntons un exemple au monde chrétien, pour montrer que le choix d'un mot pour exprimer telle ou telle idée ne peut pas être arbitraire, dans le cadre d'une langue existante et traditionnelle, ou plutôt qu'il est normalement motivé. Quand un chrétien du deuxième siècle commence à employer le mot *salus*, pour le salut au sens chrétien et spirituel, et comme équivalent du terme grec *σωτηρία*, c'est parce qu'il voit dans l'usage profane du mot un élément analogue qui justifie son usage pour désigner une idée particulièrement chrétienne. Cet usage devenant normal et traditionnel, on dit que le mot *salus* a adopté un sens particulièrement chrétien.

Dans l'étude des changements de sens, il faut donc tenir compte aussi bien des 'realia', des 'choses', sujettes à changement, que des mots

(2) Voir DE SAUSSURE, *ibid.*, p. 100 ss.; J. VENDRYES, *Bull. de la Soc. de Ling* XIII, 1952, p. 1 ss.; S. ULLMANN, *ibid.*, p. 14 ss.

comme éléments d'un système linguistique: c'est aussi bien le signifié que le signifiant qui est objet d'étude.

La place occupée par le mot dans la structure de la langue détermine plus ou moins son évolution sémantique. P. ex., un mot qui appartient au système sémasiologique du culte païen comme *ara* se prête par ce fait même difficilement à un usage chrétien. Le mot ne désignera pas l'autel chrétien. Ce n'est qu'à une époque tardive, après la disparition du paganisme, que le mot sera employé pour désigner l'autel chrétien. Ou bien, le mot *vates* avait sa place dans le système de la divination païenne: ce n'est que très lentement que le mot a été admis dans celui de la prophétie chrétienne.

Mais revenons aux problèmes généraux. L'élément de l'arbitraire dans la relation de signifiant et de signifié n'est pas le même dans chaque langue. Il y a des langues avec un maximum d'arbitraire, dans lesquelles les mots sont plus ou moins autonomes et signes purs. De Saussure les appelle langues lexicologiques (3). Dans le français moderne p. ex., la relation étymologique de beaucoup de mots n'est plus visible, les mots deviennent des éléments isolés, autonomes. Il y a aussi des langues avec un minimum d'arbitraire, appelées par De Saussure langues grammaticales, dans lesquelles la parenté étymologique des mots est clairement visible, comme dans le latin et dans l'allemand. Qu'on compare p. ex. français: *entrer, partir, continuer* et allemand: *hineingehen, fortgehen, weitergehen*. Ou français: *eau, aqueux* (la parenté étymologique n'est plus visible) et allemand: *Wasser, wässrig*, encore plus clair en néerlandais: *water, waterig* (sans Umlaut), anglais: *water, watery*, latin: *aqua, aquosus*. Ainsi, dans les langues grammaticales le mot appartient normalement à un système, une unité étymologique clairement reconnaissable, dans les langues lexicologiques les mots tendent à devenir autonomes.

Les langues grammaticales pratiquent, beaucoup plus que les langues lexicologiques, la dérivation: un mot peut être le point de départ de tout un système sémasiologique, constitué de mots dérivés de la même racine. Pour prendre encore un exemple du latin des chrétiens: une fois que *caro* a adopté un (ou des) sens chrétien(s), devenant ainsi un vrai terme technique, le mot devient productif, et c'est grâce à l'innovation sémantique que sont créés *carnalis, carnaliter*,

(3) DE SAUSSURE, *ibid.*, p. 183 ss.; Ch. BALLY, *Linguistique générale et linguistique française*², Berne, 1944, p. 127 ss.

carnalia, incarnari, incarnatio. D'autre part un mot emprunté à une autre langue est un élément plus ou moins isolé, et, comme tel, signe arbitraire, il n'est pas pleinement intégré dans la langue. Le mot est ce qu'il est, mais il n'a pas de relations avec d'autres mots. Il est très caractéristique du caractère foncièrement grammatical du latin que beaucoup d'emprunts du grec ont été insérés, dans le latin des chrétiens, par voie de dérivation. Ainsi sont formés des mots hybrides qui n'ont pas de relation, il est vrai, avec les mots latins du vocabulaire chrétien, mais qui constituent des unités cohérentes, p. ex.: *diaconus, subdiaconus, episcopus, episcopalis, episcopatus, episcopium* (terme tardif), *baptizare, baptizator*, etc., etc.

Les changements de sens ont lieu, le plus souvent, dans un groupe de sujets parlants. C'est dans une langue de groupe qu'un élément de la langue commune s'emploie avec un sens spécialisé, tout en conservant son sens 'large' dans la langue commune. Le changement de sens peut se réaliser, dans le groupe, de manières diverses. Un sens secondaire d'un mot peut se développer et se spécialiser et devenir, de cette manière, un sens technique et nouveau; ou bien le sens nouveau peut se développer d'abord dans des textes traduits, sous l'inspiration d'un mot d'une autre langue. Ainsi beaucoup de mots ont reçu leur sens chrétien sous l'influence exercée par la première prédication en langue grecque et par l'intermédiaire des traductions de la Bible. C'est aussi par la voie de la métaphore que des sens nouveaux deviennent usuels. Ainsi, dans la langue militaire, le mot *papilio* était, d'abord, employé comme métaphore, mais cet usage a abouti au terme courant *papilio*, tente. La métaphore de la *militia Christi* a conduit à l'usage de *miles Christi* pour chrétien.

La fréquence des innovations sémasiologiques dans les langues de groupe est très variable. En général on peut dire que ces innovations deviennent fréquentes sous l'influence d'événements importants, d'innovations dans le domaine matériel ou spirituel. De cette manière, les langues de groupe peuvent se former sous l'influence d'événements qui dominent la vie ou l'esprit des sujets parlants. Le Christianisme a fait, dès le début, une grande impression sur les esprits de ses adeptes et ainsi il s'explique que le Christianisme, d'abord en territoire grec, puis en territoire latin, a donné naissance, de très bonne heure déjà, à de véritables langues de groupe, dans lesquelles se sont formés beaucoup de mots nouveaux, mais où en même temps bon nombre de mots existants ont adopté un sens nouveau, tout en conservant leur sens

général de la langue commune. Ainsi prennent naissance les néologismes sémantiques dans le grec et le latin des chrétiens, comme p. ex. *πίστις* et *πιστός*, *fides* et *fidelis* qui adoptent un sens typiquement chrétien, tout en maintenant leur sens général; ainsi ces néologismes sémantiques attestent l'élasticité de la langue et en même temps la force créatrice de la nouvelle religion. Il en est de même pour *πιστένειν* et *credere*, désignant l'acte de croire du chrétien, etc., etc. Ces mots revêtus d'un sens chrétien peuvent être à leur tour points de départ de néologismes lexicologiques, et vu le caractère grammatical du grec et du latin, beaucoup de mots nouveaux ont été créés de cette manière.

Je voudrais terminer ces observations préliminaires par une remarque de méthode. Il est plus ou moins traditionnel de commencer toute étude sur l'évolution sémantique d'un mot ou d'un groupe de mots chrétiens par une discussion de l'étymologie du ou des mots. Le plus souvent cette étymologie ne saurait jeter aucune lumière sur l'origine et l'évolution sémantique des termes chrétiens. En effet, les innovations chrétiennes sont survenues dans le grec et le latin à une époque tardive. Le plus souvent les gens qui initièrent l'usage nouveau n'étaient pas au courant de l'étymologie du mot et même s'ils la savaient, cette étymologie était rarement un élément vivant de la langue. Or, ce qui nous intéresse n'est pas la préhistoire des mots, mais la valeur et le sens que ceux-ci revêtaient au moment où le changement de sens a été réalisé. Il s'agit de la constatation d'un fait synchronique, et non pas diachronique. Nous devons nous efforcer de déterminer, aussi exactement que possible, le sens du mot qui a servi de point de départ à l'innovation chrétienne, car c'est celui-ci, et celui-ci seul, qui peut jeter de la lumière sur l'innovation chrétienne. Quelle était, p. ex., la valeur de *salus* au moment où les chrétiens commencèrent à l'employer au sens de *σωτηρία* usuel dans le grec des chrétiens? L'usage de *salus* n'est pas un fait isolé, car c'est ce mot qui a été le point de départ de toute une série de néologismes, sémantiques et lexicologiques: *salvus*, *salvare*, *salvum facere*, *salvator*. Il est intéressant de voir, ici encore, comment le latin réagit dans un cas concret: pour *σωτήρ* on emploie aussi, au début, *liberator*, pour *σωζειν*, *liberare*, mais ce groupe de mots n'avait pas de possibilités pour traduire *σωτηρία*, *libertas* ayant, dans la langue commune, un sens qui évidemment ne se prêtait pas à exprimer ce qui était désigné par le grec *σωτηρία*. Or, nous voyons que le latin s'efforce de créer, autant que possible, des systèmes complets. Cela était possible pour *salus* et ses dérivés,

raison, je crois, pour laquelle le groupe *liberare* n'a pas subsisté et a été éliminé par *salus, salvare*. Ou, pour citer un autre exemple, quelle était la signification de *pax* au moment où ce mot commença sa vie dans la langue des chrétiens, vie qui devait aboutir à toute une série de sens nouveaux? Il est certain que le sens très riche, et presque mystique que le mot avait adopté à l'époque augustéenne, la *pax augusta* incarnant pour ainsi dire tout un idéal politique, social et spirituel, a facilité le développement sémantique de *pax* dans la langue chrétienne. Les raisons pour lesquelles un mot latin est choisi pour exprimer le contenu chrétien de certains mots grecs ne sont pas toujours claires. Pour en citer un seul exemple: encore et toujours on ne voit pas par quelle voie *sacramentum* a abouti à devenir l'équivalent latin de *μυστήριον* grec (4).

Le plus souvent l'étymologie du mot n'a donc rien à faire avec son évolution sémasiologique dans le grec ou le latin des chrétiens. Mais il ne faut pas être trop catégorique. Dans des langues grammaticales, il est toujours possible que le sens étymologique soit resté vivant, par suite du fait que la structure des mots y est plus claire que dans les langues lexicologiques. Mais les cas d'une continuité étymologique sont rares, car même dans les langues grammaticales le sens primaire d'un mot tend à disparaître par suite des avatars de l'histoire; le mot continue sa vie avec des sens nouveaux, toujours prêt à en adopter encore d'autres.

Étudions maintenant, dans le cadre de ces faits généraux, les conditions spéciales qui sont à la base des changements de sens dans le grec et le latin des chrétiens. Il va sans dire que je dois me borner aux grandes lignes de l'évolution.

Prenons d'abord le grec. L'origine du grec des chrétiens est déterminée par des circonstances très particulières, d'autant plus particulières que le grec avait été, au cours des siècles, une langue autonome, hostile à toute influence étrangère. Or, le grec des chrétiens a subi une double influence étrangère: celle exercée par l'idiome des LXX et celle émanée des milieux juifs dont est issue la première prédication. Regardons de près ces deux sources dans lesquelles le grec des chrétiens le plus ancien a puisé.

Le grec des LXX, c'est-à-dire la langue biblique issue des milieux de Grecs hellénistiques, est le point de départ du grec des chrétiens:

(4) Voir Chr. MOHRMANN, *Études sur le latin des chrétiens* I, Rome, 1961, p. 233 ss. (avec bibliographie).

cela est valable aussi bien pour la langue du Nouveau Testament que pour celle de la première prédication en grec, reflétée d'ailleurs par l'idiome du Nouveau Testament. Or, cette langue des LXX a subi une forte influence de la part de la langue originale de la majorité des livres de l'Ancien Testament, c'est-à-dire de l'hébreu. Les traducteurs qu'on désigne par le nom des LXX ont pratiqué un certain littéralisme, un certain mécanisme aussi, qui aime à fixer des traductions traditionnelles, à employer un seul mot grec pour un seul terme hébreu, même là où celui-ci revêt des sens divers qui, en grec, ne s'expriment pas par un seul mot. Ce système était très loin des systèmes de traduction pratiqués dans l'antiquité classique, où l'on avait toujours recommandé la traduction libre. Malgré cela, c'est le système des LXX qui a fait fortune dans la tradition chrétienne, et quand plus tard l'Écriture sainte sera traduite en latin, les traducteurs latins suivront l'exemple des LXX, en renforçant encore la tendance au littéralisme. Le système suivi par les LXX a mené à des innovations sémantiques qui sont de vrais emprunts de sens (calques) et qui parfois même sont contraires au génie de la langue grecque. Mais c'est encore par un phénomène caractéristique de l'autorité du texte biblique, qui se présentait aux chrétiens sous la forme des LXX, que la majorité de ces emprunts sémantiques ont trouvé leur place définitive et permanente dans l'idiome grec des chrétiens. Le verbe hébreu *hoda* (Hi.) et le substantif *toda* avaient, en même temps, le sens de la confession d'une faute, *confessio peccati*, et d'une confession de louange et de reconnaissance, *confessio laudis*. Par suite du mécanisme dont je viens de parler, le seul verbe *εξομολογέω* rend les deux sens du verbe hébreu, combinaison de sens impossible en grec classique. Ce double sens de *εξομολογέω* est devenu très usuel; quant à *εξομολόγησις*, ce mot a, d'abord, tendance à exprimer surtout le sens de la *confessio laudis*, mais plus tard il a trouvé sa place en grec et aussi, comme emprunt, en latin, dans le système de la pénitence. Dans ce cas le procédé qui a mené au résultat d'un *εξομολογεῖν*, iouer', sens inattendu selon les normes de la langue grecque, est clair. Mais il y a aussi des cas où on se demande quelles ont été les raisons pour lesquelles les traducteurs ont choisi tel ou tel mot grec pour tel ou tel mot hébreu. L'exemple classique d'une traduction énigmatique est l'usage de *δόξα* grec pour le terme épiphanique hébreu: *kebod*, la manifestation de la majesté de Jahvé. Il est extrêmement difficile de trouver ici un point de contact entre l'idée exprimée par le terme hébreu et le mot *δόξα* grec. Mais, malgré cela, le terme

a été accepté par le grec des chrétiens, toujours à cause de l'autorité des LXX. Dans le Nouveau Testament le sens biblique a même éliminé le sens grec traditionnel de *δόξα*, opinion (5). Quoique les traducteurs alexandrins aient assez souvent imposé aux mots grecs des sens qui ne s'harmonisaient pas bien avec l'usage grec, presque tous ces éléments continuèrent de vivre dans le grec des chrétiens, et, par l'intermédiaire du grec, aussi dans le latin des chrétiens. L'influence exercée par la Bible sur l'idiome des chrétiens, grec aussi bien que que latin, a été énorme.

Toutefois il y a dans le grec, et, par une voie indirecte, aussi dans le latin des chrétiens, d'autres traces encore d'une influence sémitique, se manifestant, elle aussi, surtout dans l'évolution sémantique de certains mots. Il s'agit de l'influence exercée sur l'idiome grec des premiers temps par le milieu juif contemporain. Dans ce domaine de la recherche, presque tout reste encore à faire. Mais les découvertes récentes montrent, de plus en plus, que cette influence n'est pas négligeable. La question s'impose de savoir si, et à quel degré, les milieux des Esséniens et autres mouvements semblables, qui nous sont révélés par les découvertes de Qumrân, ont influé sur la pensée et la langue chrétiennes. Il semble qu'il faille tenir compte de la possibilité de traces, dans le grec des chrétiens le plus ancien, d'une influence exercée par ces milieux, dans lesquels la langue grecque n'était pas inconnue. La question est d'une grande importance, et dès maintenant il paraît nécessaire de réexaminer, à la lumière des découvertes récentes, mainte explication de faits linguistiques qu'on avait considérée comme définitive. On a l'impression que l'influence exercée par les milieux juifs contemporains sur le christianisme primitif a été plus grande qu'on ne l'avait pensé. Citons encore quelques exemples.

Dans le livre récent de Hans Kosmala, intitulé: *Hebräer-Essener-Christen* (6), plusieurs interprétations traditionnelles de mots et d'institutions de l'Église primitive ont été revisées dans ce sens. Je ne saurais souscrire à tout ce que l'auteur croit pouvoir affirmer. Néanmoins il convient de tenir compte de certains faits et de réformer des théories anciennes. Je voudrais en particulier attirer l'attention sur la discussion relative à l'origine du terme *ἐκκλησία* (7). L'explica-

(5) Voir Chr. MOHRMANN, *ibid.*, p. 277 ss. (avec bibliographie).

(6) HANS KOSMALA, *Hebräer — Essener—Christen*, Leiden, 1959.

(7) *Ibid.* p. 62 ss.

tion traditionnelle d' *ἐκκλησία*, communauté chrétienne, église, renvoie à hébr. *qahal-q'haJ Jahwe*: terme qui désigne le peuple juif réuni, pour un but culturel, liturgique et sacré devant Jahvé, en vertu de son alliance. La tournure *ἐκκλησία τον θεον* (non *Χριστον*) semble suggérer une source vétéro-testamentaire. D'autre part cette explication n'est pas sans présenter certaines difficultés comme on l'a fait observer à mainte reprise. Dans les textes chrétiens les plus anciens, en effet, le mot semble désigner plutôt une communauté chrétienne concrète que l'Église comme telle, tandis que la tournure vétéro-testamentaire semble indiquer la totalité du peuple juif. Pour éliminer cette objection on a fait observer que, dans les deux cas, juif et chrétien, il s'agit essentiellement d'une réunion liturgique. On ne saurait rejeter cette explication sans autre. Mais, d'autre part, Kosmala se demande si l'on ne devrait pas penser plutôt à hébreu '*edah*', mot qui se trouve si souvent dans les textes de Qumrân et dont le sens est assez proche de celui de 'communauté locale'. Ce mot, fréquent dans le livre des *Nombres* (très lu dans les cercles de Qumrân) et qui est traduit dans les LXX par *συναγωγή*, pourrait avoir influé sur l'usage chrétien de *ἐκκλησία* par la voie du judaïsme contemporain.

Une autre explication traditionnelle qui pourrait être revue est celle de l'origine de *ἐπίσκοπος* (8): l'explication traditionnelle fait du terme *ἐπίσκοπος* un emprunt au milieu grec hellénistique, tandis que *πρεσβυτεροι* (les deux mots se trouvent normalement ensemble dans les textes les plus anciens) serait d'origine juive. Le terme *ἐπίσκοπος* aurait été, dans le grec hellénistique, un mot au sens assez large et vague, qui aurait été adopté par les chrétiens pour désigner le chef de la communauté. Ce qui est remarquable, c'est que le terme *ἐπίσκοπος* dans les textes les plus anciens désigne déjà une institution fixe et bien établie: le mot y est déjà un vrai terme technique. Le *ἐπίσκοπος* au sens technique est toujours le chef résidant dans la communauté, qui se distingue nettement des apôtres et des prophètes paléochrétiens, itinérants. Kosmala attire maintenant l'attention sur le fait important que les Esséniens se réfèrent en ce qui concerne les chefs de leur communauté aux textes d'*Ezech.* 3,16-21; 33,7-20; 34, où il est parlé de la sentinelle. Ez. 34,11 emploie 3 fois la racine *bqr* et une fois les LXX traduisent par *ἐπίσκοπεῖν*; la sentinelle s'appelle *m'baqqer*. Ce dernier mot est employé par les Esséniens, avec un renvoi à la sentinelle d'Ézéchiel,

(8) *ibid.* p. 287 ss.

pour le 'chef du camp', c'est-à-dire le chef de leur communauté, dont la tâche principale était d'enseigner les fidèles. Il y a là un parallélisme remarquable: Esséniens et chrétiens se réfèrent au texte de la sentinelle d'Ézéchiél pour les chefs de leurs communautés et ce fait rend probable, me semble-t-il, que derrière le mot chrétien *ἐπίσκοπος* se cache le *m^ebaqquer* biblique et essénien en même temps, plutôt qu'un *ἐπίσκοπος* hellénistique. Quant à l'usage du texte d'Ézéchiél en relation avec l'épiscopat, il ne se rencontre pas seulement, comme M. Kosmala semble le penser, aux 3^e et 4^e siècles (*Didascalie*, 4-7; *Const. apost.* 2,6 et 18) (9), mais aussi plus tard. Saint Cyrille de Jérusalem *Cat. my st.* 4,5 le cite par rapport aux devoirs de l'évêque et nous savons par un sermon de saint Augustin que le texte de la sentinelle était lu à Hippone lors de l'anniversaire de la consécration épiscopale de saint Augustin (*Serm.* 339, *De proprio natali*).

Je n'ai pas le temps de multiplier les exemples qui montrent la possibilité ou la probabilité d'une influence juive. Ce qui est essentiel, c'est de savoir que derrière les mots grecs appartenant à la koinè se cache parfois une tradition juive.

Depuis Deissmann nous savons que le grec du Nouveau Testament et celui des communautés chrétiennes les plus anciennes se fondait sur la koinè grecque. Ceci nous mène à un autre problème: la manière dont le grec des chrétiens comme langue de groupe s'est différencié de la koinè, langue commune de l'époque. Il s'agit de procédés d'un caractère général, dont j'ai déjà parlé. En passant de la langue commune à la langue de groupe le mot change de sens. Les termes techniques du grec et du latin des chrétiens sont le plus souvent des mots de la langue commune revêtant un sens assez large et peu nuancé qui se prête à la spécialisation. D'autre part on constate — comme nous l'avons déjà vu — certaines tendances à l'exclusion de mots revêtant un sens religieux et païen, technique et spécialisé. Si, pour citer quelques exemples, on décrit dans le Nouveau Testament les effets du pneuma divin, on n'emploie pas les mots usuels dans les cercles païens pour désigner l'enthousiasme religieux: des mots comme *κάτοχος* > *ενθεος*, *ενθουσιάζω* ne se trouvent pas dans le Nouveau Testament. *Ἀθάνατος* ne s'y rencontre pas non plus, *αθανασία* deux fois seulement, quoique l'idée de la victoire remportée sur la mort y soit centrale. Mais cette victoire, on la considère comme foncièrement différente

(9) *Ibid.*, p. 288.

de l'immortalité des dieux païens. *Θίασος* était le terme grec normal pour désigner une réunion culturelle, mais les chrétiens ne l'emploient pas. Ils introduisent *ἐκκλησία*, remontant, comme nous l'avons vu, à une tradition juive (10). Cette tendance à exclure des termes techniques païens remonte d'ailleurs aux traducteurs juifs de la Bible. La structure sémantique de ces mots ne se prêtait pas à l'adoption d'un sens chrétien.

Un autre problème est celui des contacts possibles avec certains éléments de la philosophie et l'usage de termes philosophiques. Déjà chez saint Paul on voit une opposition à la culture profane, inspirée par l'idée de la nouveauté du christianisme. Mais avec Clément d'Alexandrie commence un certain rapprochement des valeurs positives de la culture profane et surtout de la philosophie, exprimé au début par une affirmation catégorique: le christianisme est la vraie philosophie. Cette attitude est encore plus claire quand il parle des mystères: nous avons, dit Clément, les vrais mystères. Et quand il emploie certains termes appartenant à la langue des mystères, ¹¹ les emploie comme des éléments étrangers, comme des 'citations'. Chez Origène, la situation change. Il a tendance à appliquer certains termes philosophiques à des idées et à des institutions chrétiennes. Ce qui commence avec Origène et ce qui se reflète dans sa langue n'est pas

— comme Harnack l'avait voulu — une hellénisation du christianisme, mais plutôt une christianisation de l'hellénisme. Une des tâches les plus urgentes de la philologie grecque chrétienne est d'ailleurs un examen de la langue d'Origène, tâche énorme qui dépasse les possibilités et les forces d'un seul savant.

Ce qui est dit ici des tendances générales de l'évolution du grec des chrétiens est valable pour la plus grande part aussi pour le latin. Mais on constate aussi dans l'évolution des deux langues spéciales des différences, et c'est sur celles-ci que je veux, pour terminer, faire quelques observations.

D'abord il faut signaler que le nombre de néologismes sémantiques est plus restreint en latin qu'en grec. Le latin a introduit un plus grand nombre d'emprunts et de néologismes lexicologiques. Cela s'explique par le fait que le latin profane ne disposait pas d'un vocabulaire aussi riche de la pensée abstraite que le grec. Puis, et ceci est capital: parce que le latin des chrétiens succédait, dans les commu-

(10) Voir. G. Kittel, *Lexicographic Sacra*, London, 1938, p. 16 ss.

nautés chrétiennes (l'Occident, au grec (qui avait été d'abord la langue universelle du christianisme), on gardait beaucoup de termes techniques grecs, qui étaient déjà devenus usuels et qu'on ne voulait plus abandonner. C'est grâce à une circonstance historique (le grec langue usuelle des premières chrétientés) que le latin des chrétiens compte un grand nombre d'emprunts au grec. Il y a eu en Occident un processus lent de latinisation des communautés chrétiennes et ce processus a laissé pour toujours ses traces dans le latin (11). Au contraire, le grec des chrétiens n'a presque pas d'emprunts, ce qui ne s'explique pas en premier lieu par l'aversion traditionnelle du grec pour l'emprunt, mais surtout par la circonstance que le grec, s'il avait voulu en faire, aurait dû introduire des mots hébreux, ou araméens, c'est à dire des mots vraiment exotiques. Ce procédé avait déjà été refusé par les traducteurs des LXX, et le grec des chrétiens n'a fait que continuer en cette matière la tradition inaugurée par les juifs alexandrins. En revanche, les Latins maintenaient, eux aussi, une tradition séculaire s'ils faisaient des emprunts au grec. Mais, il ne faut pas oublier que derrière ces éléments grecs se cachent assez souvent des hébraïsmes. Des mots comme *gloria*, *cor* (au sens d'esprit), *frater* (pour désigner les chrétiens), *proximus* (le prochain), *lex*, *pax*, *confiteri*, *obdormire* (mourir), *nomen* reflètent par la voie des mots grecs: *δόξα*, *καρδία*, *ἀδελφός*, *πλησίον*, *νόμος*, *εἰρήνη*, *ἔξο μολογ εἰν*, *κοιμασβαι*, *ὄνομα* des usages hébreux. Chacun de ces mots recouvre un usage biblique et chrétien: je dis biblique et chrétien, parce que ces mots ont été sujets à une adaptation chrétienne, qui, le plus souvent, a eu lieu en grec.

La latinisation des communautés chrétiennes occidentales a été un processus assez lent et ceci explique que l'adaptation des mots latins au sens grec et biblique n'ait pas rencontré de difficultés. Un *confiteri* 'louer', un *gloria* ou *claritas* au sens de *δόξα*, un *proximus* au sens de *πλησίον* ne s'expliquent que par un emprunt sémasiologique. Mais même là où les mots latins adoptent un sens moins révolutionnaire du point de vue du latin, comme p. ex. *fidelis-πιστός*, *fides-πίστις*, *salus-σῖος*^ρ/α, on voit, clairement reconnaissable derrière le mot latin, le terme grec. Toutefois, il y a des cas où le choix du mot latin est difficile à expliquer, comme p. ex. dans l'équivalence de *sacramen-*

(11) Voir G. BARDY, *La question des langues dans l'Eglise ancienne I*, Paris, 1948, *passim*; Chr. MOHRMANN, *Les origines de la latinité chrétienne à Rome*, *Vigiliae Christianae III*, 1949, p. 67 ss. et p. 163 ss. ; *id.*, *Les emprunts dans la latinité chrétienne*, *ibid.* IV, 1950, p. 193 ss.

tum-μυστήριον. Je crois qu'il faut là tenir compte d'un élément chronologique. Au moment où *sacramentum* a été substitué à *μυστήριον*, celui-ci avait déjà adopté un sens plus ou moins 'sacramental'. C'est pourquoi on a choisi un terme qui, de par sa forme même, suggérait l'idée du sacré. D'autre part *mysterium*, qui existait déjà en latin profane avec le sens de 'secret', était, comme emprunt, usuel pour désigner le mystère doctrinal, spirituel (12).

Le caractère strictement grammatical du latin a facilité la dérivation. Or beaucoup de ces mots, qui avaient adopté un sens nouveau, souvent inspiré par l'exemple grec, ont donné naissance à des néologismes lexicologiques, eux aussi revêtant un sens technique, chrétien, comme p. ex. :

lucrari, lucrator
praedestinare, praedestinatio, praedestinator
figura, praefigurare, praefiguratio
regenerare, regeneratio, regenerator
remittere, remissio, remissor
revelare, revelatio, revelator
salus, salvare, salvator
sanctus, sanctificare, sanctificatio, sanctimonium, sanctimonialis.

On voit comment le néologisme sémantique constitue le point de départ. Le terme technique chrétien — mot ancien avec sens nouveau — stimule, par son sens nouveau même, l'activité créatrice, par la voie de la dérivation. Ce procédé d'innovation linguistique ne se borne pas aux premiers siècles. Le latin, comme d'ailleurs le grec, était une langue vivante, et ainsi le processus de l'innovation sémantique et lexicologique a continué. Et ce sont souvent en latin les innovations tardives, indépendantes du grec, qui sont les plus difficiles à expliquer, comme p. ex. *missa, paganus, praefatio*.

Comme sur le grec, la Bible a exercé une influence énorme sur le latin des chrétiens. Les anciennes versions de la Bible ont puisé dans un idiome courant, rudimentaire, qui existait déjà, mais les traducteurs ont aussi, me semble-t-il, créé maint mot nouveau, ou décidé d'introduire dans le latin des mots grecs. Toutefois plusieurs de ces grécismes bibliques n'ont jamais passé dans la langue courante et ont été éliminés plus tard des textes bibliques.

(12) Voir Chr. Mohrmann, *Et. sur le lat. des chrétiens* I², p233 . ss.

On voit que dans le grec et le latin des chrétiens beaucoup d'influences diverses ont coopéré pour créer des idiomes qui sont devenus des instruments de communication de la vie et de la doctrine chrétiennes. Mais le travail créateur des premiers siècles chrétiens n'a pas seulement été décisif pour les langues de l'antiquité, le grec et le latin, ni exclusivement pour les langues romanes, issues du latin. Tous les peuples qui ont reçu le message chrétien se sont inspirés, pour formuler ce message dans leurs langues à eux, de l'exemple des deux langues qui ont été les premières à exprimer, dans le cadre du monde antique, le message chrétien dans toute sa richesse.

CHRISTINE MOHRMANN

Professeur aux Universités de Nimègue
et d'Amsterdam